VICARIAT DU KEEWATIN

Mgr Charlebois, O. M. I., en Tournée pastorale.

A. — Mission Saint-Joseph.

Le 6 juillet 1913, je partais pour aller visiter les missions qui se trouvent dans le nord de mon Vicariat. Un bon Canadien eut l'obligeance de m'offrir une place dans son joli petit bateau à gazoline. Remonter la rivière Saskatchewan, sur un parcours de 75 milles anglais, fut l'affaire de quelques heures. Le charme de la température et des paysages rendit le trajet des plus agréables.

A 4 heures du matin, je débarquais à la Mission de Saint-Joseph, à Cumberland, sur les bords du lac du même nom. Je surprenais au lit le bon petit P. Henri Boissin, *O. M. I.*, qui était tout confus et peiné de n'avoir pas pu sonner sa cloche et me faire une réception solennelle. Je connaissais son cœur et sa bonne volonté, — cela me suffisait. Visiter le Saint Sacrement et dire ma messe était, à mes yeux, plus agréable et plus important.

Le Cumberland étant, par sa position, un point central, — entre l'Ouest, l'Est et le Nord — fut choisi dès les débuts, par la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson, pour un poste des plus importants. Ce fut toujours un chef-lieu, où réside un des gérants généraux de cette compagnie.

Dans les registres de la mission, on trouve des actes de baptêmes, de l'année 1846, signés par les illustres missionnaires — Mgr Taché, *O. M. I.*, et Mgr Laflèche. C'était, sans doute, à leur passage pour aller fonder la lointaine Mission de Saint-Jean-Baptiste, à l'Ile-à-la-Crosse, qu'ils avaient fait ces baptêmes. Dans la suite,

à divers intervalles, d'autres Oblats bien connus y firent de courtes apparitions, — par exemple, les Pères Julien Moulin, Alexandre Blanchet, Alphonse Gasté et Etienne Bonnald, *O. M. I.*

Mais ce n'est qu'en 1877 que le R. P. Mélasype Paquette, *O. M. I.*, y vint fixer sa demeure. Aidé des Frères Auguste Némos et Fabien Labelle, *O. M. I.*, il construisit une simple maison en troncs d'arbres : la moitié servait de chapelle et le reste de résidence.

A son arrivée, la population catholique n'était que d'une trentaine environ. Mais le zèle et le dévouement de ce bon Père attirèrent un certain nombre de protestants dans le sein de notre sainte Religion. Actuellement, nous y comptons plus de 200 catholiques. Les protestants ont encore, tout de même, une majorité de 225.

En 1880, le R. P. Pierre Lecoq, *O. M. I.*, actuellement directeur de l'école indienne de Norway House, devint le compagnon du P. Paquette ; et il lui succéda peu après.

Vers 1885, faute de ressources suffisantes, Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, retira le missionnaire ; et la mission fut abandonnée pendant deux ans. Pendant cet intervalle, elle fut visitée à tour de rôle par les Pères Benjamin Desroches, Jules Teston et François Ancel, *O. M. I.*

En 1887, au mois de septembre, le jeune P. Ovide Charlebois, *O. M. I.*, arriva du scolasticat d'Ottawa. Il avait son obédience pour la mission de Sainte-Gertrude, au lac Pélican ; mais son supérieur, le R. P. Bonnald, cédant aux sollicitations des sauvages, le laissa de résidence à cette Mission de Saint-Joseph.

Il trouva la maisonnette toute dénudée ; et, pour moyen de subsistance, il ne lui restait que cinq livres de lard et vingt livres de farine. Il ne tarda pas à se voir réduit à la mendicité. Ce n'est qu'en 1891 qu'il reçut quelques secours de Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, nouvellement devenu Vicaire apostolique de la Saskatchewan. Pendant seize ans, il fut condamné à vivre

seul et à n'avoir d'autre serviteur que lui-même. Dieu seul sait ce qu'il eut à souffrir, tant dans sa solitude que dans les longs et nombreux voyages qu'il a eu à faire pour visiter les autres missions dépendantes, — entre autres celle du Pas.

A force d'économies et de travail personnel, il réussit cependant à terminer l'église que le P. Lecoq avait commencée — plusieurs années auparavant. Depuis, le P. Boissin y fit quelques améliorations, la couronna d'un petit clocher et la rendit assez coquette. Elle mesure cinquante pieds de long sur trente de large et vingt de haut.

En 1903, le P. Charlebois fut appelé à prendre la direction de l'école Saint-Michel à Duck Lake, près de Prince Albert ; et il eut pour successeur le bon P. Boissin, — le même que je surpris au lit et qui me donna une si cordiale hospitalité. Mon séjour en son aimable compagnie fut de courte durée ; car ma visite officielle avait été faite peu auparavant.

B. — **Mission Sainte-Gertrude.**

Le 8 juillet, au soir, je m'embarquai dans mon petit canot, monté de deux bons et robustes sauvages, et me dirigeai vers la Mission de Sainte-Gertrude, au lac Pélican, — distance, 150 milles. De loin, le P. Boissin me salua et me souhaita bon voyage, au son de ses deux jolies petites cloches.

Le trajet dura quatre jours. Il ne fut pas sans difficultés : grand nombre de rapides à remonter, de portages à traverser, puis de fréquentes averses de pluie et bourrasques de vents à subir. On aurait dit que le démon, jaloux du bien prévu que ferait ma visite, déchaînait tous les éléments contre nous. Il réussit à nous faire souffrir, mais non à nous décourager.

Le 12, jour fixé pour notre arrivée, nous sommes en face de la Mission de Sainte-Gertrude. Il est 8 heures du soir ; mais le soleil luit encore à l'horizon, et un calme complet avait succédé à la tempête.

Le long de la route, une quinzaine de canots sauvages s'étaient joints au nôtre. Nous formions une petite flottille intéressante. Nous ne tardâmes même pas à être signalés à la mission. On crie de côté et d'autre : « *Kitchiaymihewikimaw, Kitchiaymihewikimaw!* (Le Grand Chef de la Prière, le Grand Chef de la Prière ! L'Evêque, l'Evêque !) » Les hommes courent à leurs fusils ; et c'est à qui ferait brûler le plus de cartouches. Les enfants lancent des cris de joie, les mères courent aux environs du débarcadère, et le P. Nicolas Guilloux, *O. M. I.*, fait retentir sa petite cloche, rallie ses enfants de chœur, puis donne le mot d'ordre un peu partout. Du fond de notre canot, nous contemplons çe joli spectacle — tout en sentant notre cœur rempli d'émotions.

A peine avions-nous mis pied à terre que tous ces bons sauvages tombent à genoux pour recevoir une bénédiction. Pour répondre à leur désir, je fais immédiatement la cérémonie de la poignée de mains, — qui consiste à faire le tour du groupe en touchant la main de chacun et en faisant baiser mon anneau. C'est avec un grand esprit de foi qu'on accomplit ce cérémonial. Tous ensuite nous passons à l'église pour saluer le Dieu eucharistique et en recevoir une bénédiction.

C'était en même temps l'ouverture de la retraite. Pendant cinq jours, ces pauvres enfants des bois sont à notre disposition. Nous en profitons pour leur faire connaître et aimer davantage le bon Dieu. Ils sont tous heureux de voir que le Grand Chef de la Prière peut parler facilement leur propre langue. De mon côté, j'éprouve un vrai bonheur d'être témoin de leurs bonnes dispositions et de leur grande piété. Quelle joie pour moi de les voir s'approcher tous les matins de la sainte Table ! Tous aussi s'empressent d'accomplir les conditions pour gagner l'indulgence du Jubilé. Trente ont le bonheur de recevoir le sacrement de Confirmation.

Dans l'intervalle des cérémonies, leur plus grande consolation est de venir me rendre visite. Petits comme grands, jeunes comme vieux, ont accès et autant qu'ils le désirent. C'est la liberté franche de l'enfant à l'égard

de son père affectionné. Nous nous sentons en famille. De part et d'autre, nous jouissons et sommes heureux.

Cette mission est agréablement située sur la rive nord du lac Pélican, à une petite distance d'un détroit du nom de « Détroit de la Frayeur (*Opahustigan*) », parce qu'autrefois, du temps des guerres indiennes, les sauvages venaient se cacher dans ce détroit pour attaquer les passants.

Son fondateur est le R. P. Bonnald. Il vint s'y fixer en 1877. Il demanda d'abord l'hospitalité à un bon vieux métis, qui était au service de la Compagnie de la baie d'Hudson. L'année suivante, il se fit construire une petite cabane de 3 ou 4 mètres carrés. C'était la pauvreté même. Plus tard, les Frères Labelle et Némos vinrent lui élever une habitation un peu plus vaste — mais encore des plus modestes. Ils bâtirent également une chapelle, dont la tribune servait de chambre à coucher. C'est dans cette chambre que j'ai eu le bonheur de me reposer plus d'une fois. Ce n'est qu'en 1902 qu'une église spacieuse et plus convenable fut érigée. Elle mesure 54 pieds de long sur 30 de large. Un joli clocher la domine, et sa voûte arrondie et décorée en fait une merveille aux yeux de nos bons sauvages.

En 1900, le P. Bonnald fut appelé à travailler sur une autre partie de la Vigne du Seigneur. Son départ ne fut pas sans déchirements de cœur, tant de la part de ses sauvages que de la sienne. Ayant été moi-même témoin de cette séparation, mon cœur en est encore tout ému — rien qu'au souvenir.

Pendant son séjour de 23 ans, ce bon Père avait ici beaucoup souffert — de la pauvreté, de la solitude et de toutes sortes de misères. Que de voyages il avait faits, en canot ou en traîneau à chiens, — que de nuits passées à la belle étoile, et par des froids des plus intenses, — que de périls il avait courus !

Mais, en retour, le bon Dieu lui avait ménagé bien des consolations. Il avait vu tous ces sauvages du lac Pélican, de Churchill et du Fort Nelson passer du paganisme à notre sainte Religion et devenir de fervents

chrétiens. Plus d'une fois, il eut le bonheur de faire des cérémonies de baptêmes de 50 à 60 catéchumènes. Il forma une population catholique que nous évaluons aujourd'hui à 650, contre 130 protestants. Il n'y a plus un seul infidèle. C'est une des plus ferventes chrétientés de mon Vicariat.

Ces sauvages, qui appartiennent à la nation des Cris, sont d'une nature douce, docile et apte à tous les sentiments religieux. Il y aurait de belles pages à écrire pour démontrer leur esprit de foi et de piété, ainsi que leur dévouement pour la Religion. Dans le cours de l'année dernière, les missionnaires leur ont distribué 9.500 communions. Cela en dit assez, surtout lorsqu'on sait que ces sauvages vivent, pour la plupart, éloignés de l'église et n'ont que rarement l'opportunité de se trouver à portée de recevoir le Pain « qui rend le cœur fort », comme ils disent dans leur langue.

C'est de ces bons chrétiens qu'il me fallut me séparer, dans la soirée du 17 juillet. Cette séparation n'était qu'un « au revoir », car bientôt je devais repasser à la même mission. Malgré cela, le départ fut des plus solennels. Tous — hommes, femmes et enfants — étaient réunis pour recevoir une dernière bénédiction et vénérer mon anneau.

Notre petit canot s'éloigna sur le lac, au son de la cloche et au bruit d'une fusillade nombreuse et fournie.

C. — **Mission du Caribou.**

Notre prochaine halte sera à une distance de 150 milles plus au nord. Mes deux rameurs ne trouvent pas cela long. « Nous arriverons en trois ou quatre jours », disent-ils. En parlant ainsi, ils font plier leur aviron et bouillonner l'eau.

Dans une des baies de la rivière Churchill, sur la rive tout à coup apparaît un ours. Nous comptons déjà nous régaler de sa chair, la carabine est prête à faire feu, le canot approche doucement et sans bruit, mon

kodak est en position pour prendre un joli instantané, lorsque le fin animal prend peur et s'enfuit dans la profondeur de la forêt, — nous laissant bien déconcertés !

Plus loin, un gros porc-épic s'amuse sur le bord de l'eau. Moins sage que l'ours, il nous donne le temps de l'approcher, de le photographier et de l'immoler au profit de notre estomac. Il nous fournit un excellent plat pour notre souper.

Le 17, un samedi, nous débarquons à l'entrée du grand lac Caribou. C'est juste le jour fixé, depuis l'hiver dernier, pour mon arrivée. Cela montre que nous sommes réguliers, même chez les sauvages. Ces derniers le savent ; aussi sont-ils tous prêts à la réception. Ils n'ont pas de missionnaire à leur tête, mais, n'importe, ils ont de la poudre et des fusils, — ils s'en servent pour annoncer aux échos de la forêt qu'ils sont dans la joie et qu'ils saluent leur Grand Chef de la Prière.

Leur nombre n'est que de 50, tous de la nation des Cris. Ils sont les ouailles du P. Guilloux, de la Mission du lac Pélican. Ces braves gens, pour mieux me recevoir, ont construit d'eux-mêmes une toute petite chapelle, qui est des plus modestes et encore inachevée, mais propre cependant et plus convenable pour la célébration des saints Mystères que la pauvre cabane indienne. Pour eux, elle vaut la cathédrale de New-York. Ils sont heureux de me dire qu'ils l'ont construite de leurs propres mains. Chacun me montre les pièces de bois qu'il a été équarrir dans la forêt. Joseph Bighetti, tout triomphant, m'apporte le banc qu'il a fabriqué pour me servir de trône pendant la messe : il n'a qu'un mètre et demi de haut, mais, malgré ma taille de deux mètres, mes pieds ne touchent pas le pavé lorsque je m'y installe ! Comme de raison, je trouve tout extrêmement beau et mon admiration ne tarit pas. Ils en sont fiers, et leur joie est grande.

Le lendemain, dimanche, personne ne manque à la messe, mais pas un seul n'est capable de m'accompagner. Je commence par la bénédiction de la chapelle ; puis je

chante une messe pontificale — sans servant et sans chantre. Je ne donne que 6 confirmations.

Pendant trois jours, je suis à la disposition de ces braves gens. Je fais le catéchisme aux enfants, je prêche aux grandes personnes, et j'accueille tout le monde, — et tout le monde ici, comme au lac Pélican, aime à venir s'entretenir avec leur cher *Kitchiayamihewikimaw*. Les enfants prennent la liberté de solliciter une image, une médaille ou un chapelet. Ils finissent par s'approcher, touchent mes boutons violets, s'emparent de ma croix et demandent à la baiser ; ils se montrent aussi à l'aise qu'un enfant avec son père. Ils sont noirs, sales et couverts de poux ; je les aime tout de même, et je me sens heureux avec eux. Leur naïveté ne me les rend que plus chers.

D. — **Mission Saint-Pierre.**

Il faut cependant s'en séparer. De nouveau dans notre embarcation, et nous nous dirigeons vers la Mission de Saint-Pierre, terme de notre voyage. L'unique lac Caribou nous en sépare ; mais, à lui seul, il mesure 200 milles de long. Il y a encore bien des coups d'aviron à donner. Le vent est violent et semble vouloir envahir notre canot.

La première nuit se passe près de la tombe de deux Anglais qui, il y a vingt-cinq ans, sont venus chercher fortune ici, en faisant la chasse, mais qui n'y ont trouvé que la mort. Ils ont été trouvés gelés et couverts de neige : la faim et le froid les avaient réduits à cet état. Un trou creusé dans le sable de la grève leur sert de tombeau. — « Voilà, me dis-je, où l'amour de l'argent a conduit ces deux pauvres misérables. Ne serait-ce pas lâcheté de notre part, à nous missionnaires, si nous n'osions affronter les mêmes dangers pour l'amour de Dieu et le salut des âmes ? » Cette pensée me fortifia et me donna un nouveau courage.

Le lendemain, un vent favorable gonfle notre voile et nous fait naviguer agréablement. Quelques mouettes

imprudentes s'exposent à la portée de notre fusil, et nous procurent l'avantage d'un dîner à la viande fraîche. Et, entre temps, de belles grosses truites viennent s'accrocher à notre hameçon, qui flotte à l'arrière du canot. C'est toute une joie de les voir sortir de l'eau et se débattre à l'intérieur de notre embarcation.

Dans la matinée du cinquième jour, la Mission Saint-Pierre nous apparaît dans le lointain. Tout d'abord on ne voit que des points blancs, mais bientôt on distingue les maisons, les tentes et nombre de drapeaux de toutes nuances. Comme dans les autres missions, de nombreuses détonations de fusil nous annoncent au loin que nous sommes les bienvenus. Chacune d'elles est un salut et une expression de joie. Le bon Père Louis Egenolf, *O. M. I.*, est sur le rivage et agite son chapeau.

Enfin, nous voilà dans ses bras. Comme nous l'embrassons de tout cœur, ce brave missionnaire ! Nous en faisons autant au jeune Fr. Urbain Drouin, *O. M. I.*, son unique compagnon. Tous deux me sont d'autant plus chers qu'ils sont plus éloignés et abandonnés.

En vrai bon missionnaire, ce cher Père veut faire les choses solennellement. Tout d'abord, il ne peut retenir les sentiments qui débordent de son grand cœur. Debout sur la grève, il me souhaite en bon français la bienvenue et me dit toute sa joie et son bonheur. Il ne m'est pas facile de retenir mes larmes. Le cœur ému, nous nous avançons vers l'église, dans un chemin couvert de fleurs sauvages et bordé de bannières et d'oriflammes. De chaque côté, les sauvages se prosternent pour recevoir une bénédiction.

A l'église, le chef des Cris se présente devant le trône et me lit une belle adresse. D'une voix tremblante d'émotion, il se fait l'interprète des siens et me dit toute leur joie et leur bonheur de voir arriver au milieu d'eux celui qui vient au nom du « Superlatif Grand Chef de la Prière, — *Mamawiyes Kitchiayamihewikimaw* » (le Pape).

Le chef des Montagnais vient à son tour. Son esprit de foi lui donne une telle idée de la dignité épiscopale

qu'il n'ose rester debout. Prosterné à deux genoux, il commence la lecture de son adresse ; mais l'émotion le gagne, et il est forcé de discontinuer.

Je suis moi-même vivement émotionné. Je puis à peine leur témoigner ma reconnaissance pour leur belle réception et la joie que j'éprouve de les revoir, surtout de les retrouver si bien disposés. Notre-Seigneur sort alors de son tabernacle, et sa bénédiction termine cette première cérémonie — qui fut des plus belles et des plus touchantes.

Faisons maintenant connaissance avec cette mission. C'est l'une des plus anciennes du pays : elle vient après celle de l'Ile-à-la-Crosse, qui a été fondée en 1844. Le premier missionnaire a dû venir au lac Caribou une dizaine d'années après. Les débuts furent très pénibles, tant sous le rapport spirituel que sous le rapport matériel. La pauvreté des missionnaires allait jusqu'à la misère noire.

Le principal de ces missionnaires — celui qui en est regardé comme le fondateur, bien qu'il ne fût pas l'ouvrier de la première heure — est le R. P. Gasté, aujourd'hui octogénaire et retiré (1). Il y passa quarante-trois années de sa vie. A son arrivée, tous les sauvages, de nationalité montagnaise, étaient encore païens. Leur nombre dépassait les 600. A son départ, en 1902, tous professaient notre sainte Religion, et la plupart se distinguaient comme fervents catholiques. Mais Dieu seul sait quel zèle et quel dévouement il a fallu pour arriver à ce résultat. Pendant plusieurs années, ces Montagnais se sont montrés rebelles à la grâce. Ce n'est qu'à force de patience et de souffrances que le saint P. Gasté finit par les gagner à Dieu. Aujourd'hui, c'est une belle chrétienté qui nous donne des consolations par l'esprit de foi qui y règne.

Par suite de différentes épidémies, le nombre de ces

(1) Le R. P. Alphonse Gasté, *O. M. I.*, vient de mourir, le 27 novembre 1919, à l'âge de 89 ans, dont 58 de vie religieuse, R. I. P.

sauvages a beaucoup diminué. La population actuelle est réduite à 366. Il n'y a aucun protestant parmi eux. Il y a un infidèle ; mais c'est un blanc qui est allé se réfugier là pour faire la chasse.

La langue des Montagnais diffère complètement de celle des Cris. Elle est très difficile à apprendre, à cause de sa prononciation. Les Cris sont peu nombreux en cette mission ; cependant, ils semblent dominer, parce qu'ils sont supérieurs en intelligence.

Le successeur du P. Gasté fut le R. P. Arsène Turquetil, *O. M. I.*, qui eut pour compagnon le R. P. Egenolf. En mars 1911, le P. Turquetil fut appelé à devenir l'apôtre des Esquimaux de la Baie d'Hudson. Son compagnon resta seul alors. On lui laissa entendre qu'un socius lui serait bientôt accordé ; mais, malheureusement, ce socius n'est pas encore arrivé ; il n'est même pas attendu.

Je ne puis assez admirer le courage et le dévouement de ce cher P. Egenolf. Son isolement est des plus pénibles. Il passe jusqu'à six mois sans pouvoir se procurer le bienfait d'une absolution. Son travail est écrasant. En hiver, il a de nombreuses courses à faire en traîneau à chiens, pour aller visiter ses sauvages dans leur campement. Il passe des semaines au milieu d'eux, soumis à leur pauvre régime, couchant dans leur hutte de toile, partageant leurs mets si peu appétissants, — souvent n'ayant ni pain, ni sucre, ni sel, rien que du poisson ou de la viande de caribou bouilli dans l'eau, sans cesse mangé par les poux, dont il ne peut se défendre, et contraint à une malpropreté rebutante.

A la maison, son unique serviteur est le jeune et bon petit Frère Drouin, dont les forces n'égalent pas la bonne volonté. Il suffit à préparer les repas et à entretenir la maison, ce qui est déjà beaucoup ; mais tout le travail de l'extérieur retombe sur le pauvre P. Egenolf. Ainsi, c'est à lui qu'il appartient de tuer le poisson requis pour leur propre nourriture et celle de nombreux chiens ; c'est à lui qu'il revient également d'aller chercher dans la forêt, avec son traîneau à chiens, le combustible

nécessaire pour chauffer leur maison pendant un hiver de six à sept mois.

Malgré ces travaux et ces occupations de toutes sortes, il se porte très bien. Il est content et heureux. Les journées passent trop vite, car il sent qu'il travaille pour Dieu et le salut des âmes. Lui exprimant mon inquiétude de le voir si isolé : « Soyez tranquille, me dit-il, je ne crains rien et je me sens heureux, pourvu que vous me l'ordonniez. »

Il trouve aussi du temps pour instruire ses sauvages. J'ai trouvé qu'ils avaient fait des progrès sous ce rapport. Aussi voit-on augmenter leur piété. Ils s'adonnent surtout à la communion fréquente, même quotidienne. Dans l'espace de douze mois, 3.225 communions ont été distribuées. C'est bien consolant !

Il m'a été agréable de passer cinq jours en compagnie de ce cher Père, qui m'a fort édifié par son zèle et son dévouement. De concert, nous avons travaillé activement au salut de ces pauvres sauvages. Nous n'avons pas ménagé les instructions, les catéchismes, les cérémonies et les confessions. La tâche fut dure. Depuis 4 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, nous avons été sur pied et à l'œuvre. Mais si l'ouvrage fut accablant, les consolations non plus n'ont pas manqué.

La retraite et la visite furent couronnées par une communion générale pour le Jubilé, et par une cérémonie de confirmation comprenant 33 enfants et adultes. Ce fut la joie et le bonheur dans tous les cœurs.

Mais l'annonce du départ vint aussitôt atténuer cette allégresse. La séparation est toujours une chose pénible. Il m'est toujours cruel de laisser un Père seul et si loin, sans même pouvoir lui donner l'espoir d'un compagnon.

Le cœur bien ému, je lui donne mes derniers conseils et encouragements : — « Ménagez votre santé, cher Père ; faites-vous aider davantage pour les travaux extérieurs. Ne craignez rien : le bon Dieu est avec vous ; vous lui êtes cher. Vos mérites sont grands : le ciel en sera le prix. Vos frères en religion de loin vous admirent et prient pour vous ; les âmes que vous sauvez, au

prix de tant de sacrifices, formeront votre couronne au Paradis... »

Puis une fervente bénédiction, une cordiale accolade fraternelle, une dernière visite au Saint Sacrement, une bonne poignée de mains à tous ces chers sauvages groupés à la porte de l'église, — et me voilà de nouveau en canot.

Le Père et le Frère, debout sur le bord de l'eau, semblent attristés, comme des enfants qui voient leur père s'éloigner. De mon côté, je pleure ; car j'éprouve les sentiments d'un père qui abandonne ses enfants. Les sauvages remplissent l'air d'une fusillade soutenue ; leurs détonations n'ont plus le caractère joyeux de l'arrivée. Elles ne me disent plus : « Bienvenue, bienvenue ! » mais : « Adieu, adieu ! » Bientôt tous ces êtres chéris disparaissent, mais les émotions demeurent dans le cœur. Le souvenir de cette visite restera ineffaçable.

E. — **Mission du Sacré-Cœur.**

Le retour fut long, mais sans accident. De violents vents contraires exercent notre patience, en nous retenant captifs tantôt dans une île, tantôt sur une pointe de terre. Nous finissons, quand même, par atteindre de nouveau la Mission de Sainte-Gertrude. Tous les sauvages étaient encore là, attendant mon retour. D'autres étaient venus de très loin, — désireux, eux aussi, de voir, ne fût-ce qu'en passant, leur cher *Kitchiayamihewikimaw.*

De la Mission de Sainte-Gertrude nous nous dirigeons vers le nord-est, dans l'espoir d'arriver à la Mission du Sacré-Cœur, à Pakstawagan. Le trajet est de 200 milles environ, et un des plus difficiles à cause de ses nombreux rapides et portages. Près de trente fois, il nous faut transporter, à travers la forêt, et notre canot et notre bagage. Les uns derrière les autres, nous gravissons les montagnes et les rochers ; nous redescendons dans les vallons, où la mousse cède sous nos pieds et nous laisse

enfoncer dans l'eau ; les sueurs ruissellent, le souffle manque parfois, les moustiques nous attaquent et ravissent notre sang ; les épaules deviennent sensibles sous le fardeau, et tout le corps s'endolorit.

Malgré ces fatigues et ces difficultés, nous arrivons quand même au but désiré, le cinquième jour. Cette fois, la réception est minable ; car, à cause d'un malentendu, personne ne m'attend. Je surprends tout mon monde. Je suis heureux, toutefois, d'embrasser le bon P. Ignace Renaud, *O. M. I.*, et le cher Fr. Nicolas Klinkenberg, *O. M. I.* Ici, comme ailleurs, la joie est sincère et réciproque. Nous nous aimons comme des frères ; et il est si doux pour des frères de se retrouver réunis !

Je suis surtout heureux de revoir le Fr. Klinkenberg, car il est notre Benjamin. Il n'y a que quelques mois qu'il quittait sa belle vallée du Rhin, qu'il disait adieu à ses bien-aimés parents, qu'il traversait les mers et venait offrir ses services et son dévouement aux missionnaires. Quel sacrifice ! Quel acte de dévoûment ! Cependant, avec quelle gaieté de cœur il accepte les fatigues et les difficultés qu'il rencontre dans nos pauvres missions ! Les sauvages l'ont surnommé : « Le Frère qui chante toujours. » En effet, sans cesse pendant son travail, il chante ou imite le cornet avec sa voix. Cette joie vient, sans doute, de la satisfaction qu'il éprouve d'avoir fait un sacrifice si agréable à Dieu et du bonheur qu'il goûte à dépenser ses forces et son intelligence pour construire une demeure au Dieu eucharistique. Il oublie ses privations et sa pauvreté, pour ne jouir que des consolations que produit dans l'âme l'immolation de soi-même au service du bon Dieu et du salut des âmes.

Les services que ce bon Frère rend au missionnaire sont immenses. Que n'avons-nous un plus grand nombre de ces hommes dévoués ! Si leur belle vocation était plus connue, nous en verrions sans doute augmenter le nombre ; car que d'âmes dans le monde qui, si elles connaissaient le mérite et les avantages de la vie du

bon Frère convers, seraient heureuses de se les procurer ! Et partout ces belles âmes sont nombreuses. Aussi ai-je confiance que, bientôt, plusieurs s'offriront à nous pour marcher sur les traces du dévoué Fr. Klinkenberg.

La Mission du Sacré-Cœur est une des plus pauvres sous le rapport matériel, mais une des plus riches sous le rapport spirituel. Nous avons ici la crème de nos sauvages. Ils aiment leur religion, et ils le prouvent par leur zèle à la pratiquer. Ils aiment le prêtre, qu'ils appellent *Kotawinow*, — notre Père. Ils sont au nombre de 330. Il n'y a pas, parmi eux, un seul protestant. C'est le R. P: Bonnald qui a fondé cette mission, en même temps que celle du lac Pélican. Aussi sa mémoire est-elle ici en grande vénération.

J'y ai prêché une retraite, comme dans les autres missions. Mais dans quelle église ! Elle était en réparation, et le toit manquait. Il n'y avait que l'autel qui était à l'abri du mauvais temps. Plusieurs fois, d'abondantes averses de pluie sont survenues pendant les offices. Alors, c'était triste mais édifiant de voir ces pauvres sauvages exposés à une telle pluie et écoutant pourtant les instructions — sans broncher, comme si de rien n'était. Ils retournaient chez eux, trempés des pieds à la tête. Le lendemain, ils étaient encore là, cependant, et prêts à se faire tremper de nouveau.

La communion quotidienne est pratiquée par presque la totalité. Au confessionnal, l'embarras du prêtre est de trouver matière à absolution. Il s'ensuit que leur missionnaire, le R. P. Renaud, goûte plus d'une consolation au milieu de tels sauvages. Mais, d'un autre côté, il est, je le répète, dans une grande pauvreté. Sa vie a plus d'un trait de ressemblance avec celle de saint Benoît-Joseph Labre...

Après sept jours passés au milieu de cette bonne population et en compagnie du Père et du Frère, il me fallut partir pour revenir chez moi. Le départ fut plus solennel que l'arrivée. Quand je vins pour embarquer, je remarquai un bon vieux qui, agenouillé sur une pierre

près du canot, chantait le cantique du départ, pendant que les autres *fusillaient* et recevaient une dernière bénédiction.

F. — Retour à l'Evêché.

Il me restait près de 300 milles à parcourir avant d'arriver à mon évêché. J'y suis arrivé sain et sauf, bien que j'aie vu la mort de près. Dans un grand lac, nous avons été surpris par une tempête de vent qui a failli nous faire sombrer.

Nous avons été quittes pour la peur. Beaucoup attribueraient notre salut à une chance. Mais moi, je l'attibue à la protection de la bonne Mère du Missionnaire. Je suis heureux ici de lui en témoigner ma vive reconnaissance...

Je termine enfin ce trop long rapport. S'il peut vous être agréable, j'en serai enchanté ; s'il peut intéresser les lecteurs de votre publication, j'en serai doublement satisfait ; s'il peut nous attirer la compassion de quelques âmes généreuses, j'en serai triplement récompensé ; si, enfin, il peut réveiller quelques vocations à la vie du missionnaire, ma récompense sera au centuple.

+ OVIDE CHARLEBOIS, *O. M. I.* (1).

(1) S. G. Mgr Ovide Charlebois, né à Oka, Lac-des-deux-Montagnes (diocèse de Montréal), le 12 février 1862, fit son Oblation perpétuelle, à Ottawa, le 15 août 1884, — fut ordonné prêtre, également à Ottawa, le 17 juillet 1887, — nommé Evêque titulaire de Bérénice et Vicaire apostolique du Keewatin, le 29 août et sacré le 30 novembre 1910. Le sympathique et zélé prélat appartient à une vraie famille d'Oblats : deux de ses frères et trois de ses neveux l'ont déjà suivi dans la Congrégation. Voici leurs noms : — 1°) le R. P. Guillaume Charlebois, *O. M. I.*, Provincial du Canada ; 2°) le R. P. Charlebois, *O. M. I.*, directeur du journal *Le Droit*, à Ottawa ; 3° le R. P Alexandre Lajeunesse, *O. M. I.*, professeur à l'Université d'Ottawa ; 4°) le R. P. Arthur Lajeunesse, *O. M. I.*, missionnaire dans l'Alberta-Saskatchewan ; et 5° Le R. P. Martin Lajeunesse, *O. M. I.*, missionnaire dans le Vicariat du Keewatin.

